

## LES FORÇATS DE L'AMOUR

TROISIÈME PARTIE — BALBIANINO

## III

—Vous avez le temps de réparer tout cela, madame. Otez-vous de l'esprit ces folies, devenez une femme occupée de ses devoirs et des intérêts réels de la vie.

Cette époque est sérieuse, elle demande de la gravité, elle demande de la réflexion. Tout ce qui porte un cœur doit s'en servir à présent, non pour un amour extravagant et égoïste, mais pour se dévouer.

—Et pour qui me dévouer ? Qui m'aime ? A quoi suis-je bonne ? N'ai-je pas brisé tous mes liens ? Ne suis-je pas méprisée, ne suis-je pas même haïe ? Ai-je mérité autre chose ? Ma famille, ceux qui furent mes amis ne me rejetteraient-ils pas ?

Hors vous, dont l'indulgence dépasse encore la vertu, si c'est possible, qui pense à moi ? Vous ne me repoussez point, vous m'accueillez, et cependant je vous ai fait du mal, j'ai augmenté vos douleurs, je vous ai méconnue, cependant je suis une pécheresse, une misérable !

—Je ne me souviens de rien, d'aucun tort que vous ayez eu envers moi, et je n'ai pas grand mérite à vous pardonner, en priant Dieu de vous pardonner aussi.

—Bonne, toujours bonne ! Allons, voici l'heure, je vais monter. Attendez-moi, je vous en supplie ; j'aurai besoin de vous à mon retour.

Aurore était déjà rentrée chez elle.

## IV

Le pavillon qu'habitaient les trois dames n'était séparé du portique que par quelques marches et une petite plate-forme.

La marquise, en quittant sa chambre, qui donnait de plain pied en bas de cet escalier, s'arrêta un instant.

La lune, plus belle encore que la veille, éclairait jusqu'aux derniers détails du paysage, et les villas de marbre se détachaient comme de blanches et élégantes fantômes de leurs cadres de verdure.

Sur les montagnes, quelques feux indiquaient l'invasion des troupes marchant avec précaution dans ces contrées où une trahison était si facile.

Sur le lac, des lumières se croisaient et probablement aussi quelques bataillons s'avantageaient vers les derniers bassins, afin de s'en rendre maîtres.

Cependant le silence régnait partout. On n'eut pu croire à une guerre acharnée dans ce calme parfait et solennel.

Le portique, en face d'elle, élevait sa masse sombre sur le ciel lumineux. Les volets, hermétiquement clos ne laissaient pas filtrer la moindre clarté au dehors. Sans doute, le marquis était dans son cabinet, justement en face.

La marquise acheva de monter, s'arrêta encore un instant pour regarder, puis elle frappa à la porte qui s'ouvrit aussitôt.

En mettant le pied sur le seuil, la chaleur la suffoqua : elle se recula en arrière.

Cinq ou six candélabres chargés de bougies formaient une illumination brillante. Chacun d'eux était posé devant un des portraits placés autour de la chambre et que celui du premier des Bresca, du destructeur des moines, dominait tous.

Les rideaux et les fenêtres entièrement fermés, et la flamme

des bougies causaient une chaleur excessive ; l'atmosphère devenait insupportable dans cette saison brûlante.

Le marquis ne semblait pas s'en apercevoir.

Il avait beaucoup écrit : plusieurs paquets cachetés étaient jetés sur son bureau, et une longue lettre était commencée à côté de celle qu'il avait reçue le matin, dont elle était probablement la réponse.

—Entrez, madame, dit-il aussitôt qu'il aperçut Fiorina.

Il s'effaça pour la laisser passer, puis il ferma la porte, poussa deux de ses grands verrous italiens qui tiennent toute la largeur du panneau.

Non content de cette sûreté, il donna deux tours de clef à la serrure, ôta cette clef, la mit dans sa poche, et puis, par réflexion, sans doute, la jeta au milieu d'un « brasero » allumé au coin de l'appartement.

—Cela sera mieux ainsi.

—Mon père, reprit Fiorina en s'efforçant de sourire, ce que vous avez à me communiquer est donc bien mystérieux ?

—Très mystérieux, en effet, et vous n'en douterez pas tout à l'heure. D'ailleurs, je n'aime pas à être dérangé !

L'air du vieillard en prononçant ces mots était sinistre. Il fixait sur la marquise un oeil investigateur, qu'elle soutint sans baisser le sien.

—Nous allons causer, madame, causer d'affaires de famille devant ces aïeux qui nous regardent et qui nous entendent.

—Il me sera impossible de rien dire et de rien entendre, si vous ne me donnez un peu d'air, monsieur : je suffoque !

—Oh ! cela se passera, vous vous y ferez comme moi. Veuillez vous asseoir.

La marquise prit un siège et le plaça à côté du bureau, ainsi qu'il le lui indiqua de la main.

—Madame, nous allons, si cela ne vous contrarie pas trop, remonter à des temps éloignés, à l'époque où mon fils eut le bonheur d'obtenir votre main, vous ne l'avez point oubliée, sans doute ?

—Non, monsieur.

—Vous rappelez-vous la conversation que nous eûmes ensemble après votre mariage ?

—Parfaitement.

—Qu'est-ce que j'eus l'honneur de vous dire ?

—Que pour vous l'honneur de votre nom passait avant la fortune, avant la vie ; que l'honneur de ce nom m'était confié ; que vous me demandiez en grâce de le rendre intact, comme je le recevais, et que, si je manquais à cet engagement, nul autre que vous n'en tirerait vengeance.

—Très-bien ; je vois que vous avez la mémoire excellente.

—Fort bonne et pour toutes choses.

—Que me répondez-vous ?

—Que j'acceptais d'avance le châtimement, si je le méritais jamais ; que cependant il me serait bien difficile de laisser sa réputation plus compromise que celle du premier Bresca, votre illustre maître, le fondateur de ce nom dont vous étiez si fier.

Il passait généralement pour un voleur, un assassin, un violeur de filles, un profanateur d'églises et un ivrogne de profession, ce qui était la moindre de ses peccadilles.

—De mieux en mieux : vous vous rappelez j'usqu'au dernier mot. Ensuite ?

—Ensuite je quittai Milan et je vous laissai à Balbianino, d'où vous ne vouliez plus sortir. Vous fîtes jurer à mon mari qu'il veillerait sur moi, qu'il me garantirait des dangers de la jeunesse, et que si je succombais, malgré ses efforts et sa